

Épistémologie de la recherche qualitative en terrains africains : considérations liminaires

Oumar Kane

Volume 31, numéro 1, janvier 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1085027ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1085027ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ), Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

1715-8702 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kane, O. (2012). Épistémologie de la recherche qualitative en terrains africains : considérations liminaires. *Recherches qualitatives*, 31(1), 152–173. <https://doi.org/10.7202/1085027ar>

Résumé de l'article

La recherche portant sur l'Afrique a très tôt été inscrite dans le cadre de rapports politiques de domination et a été instrumentalisée sous la dénomination de recherche africaniste. Cette distorsion originelle, qui s'est traduite dans la recherche sous le registre du manque, a donné lieu à certaines tentatives de correction de la part de chercheurs, africains et non africains. Dans cet article, nous interrogeons la validité et les limites de la mobilisation d'une catégorie aussi vaste que l'Afrique pour labelliser la recherche et nous retraçons les enjeux épistémologiques liés à différentes formes de positionnement de la part des chercheurs oeuvrant sur le continent africain et dans la diaspora. À partir de cet état des lieux, nous considérons les implications liées à l'utilisation de certaines techniques de collecte de données caractérisées par les interactions verbales dans des environnements eux-mêmes qualifiables de contextes oraux. Nous terminons en montrant que la recherche qualitative, en mobilisant une approche interprétative et compréhensive et en prenant certaines précautions, est particulièrement bien outillée pour intervenir dans les terrains africains de manière adéquate et fructueuse.

Épistémologie de la recherche qualitative en terrains africains : considérations liminaires

Oumar Kane, Ph.D.

Université du Québec à Montréal

Résumé

La recherche portant sur l'Afrique a très tôt été inscrite dans le cadre de rapports politiques de domination et a été instrumentalisée sous la dénomination de recherche africaniste. Cette distorsion originelle, qui s'est traduite dans la recherche sous le registre du manque, a donné lieu à certaines tentatives de correction de la part de chercheurs, africains et non africains. Dans cet article, nous interrogeons la validité et les limites de la mobilisation d'une catégorie aussi vaste que l'Afrique pour labelliser la recherche et nous retraçons les enjeux épistémologiques liés à différentes formes de positionnement de la part des chercheurs œuvrant sur le continent africain et dans la diaspora. À partir de cet état des lieux, nous considérons les implications liées à l'utilisation de certaines techniques de collecte de données caractérisées par les interactions verbales dans des environnements eux-mêmes qualifiables de contextes oraux. Nous terminons en montrant que la recherche qualitative, en mobilisant une approche interprétative et compréhensive et en prenant certaines précautions, est particulièrement bien outillée pour intervenir dans les terrains africains de manière adéquate et fructueuse.

Mots clés

ÉPISTÉMOLOGIE, RECHERCHE QUALITATIVE, TERRAINS AFRICAINS

Introduction

Un enjeu essentiel de toute recherche est celui du lien entre théorie et terrain. L'articulation de la théorie sociale et des terrains africains est par conséquent de première importance pour la recherche contemporaine en sciences sociales portant sur l'Afrique. Ce lien ne peut être adéquatement reconstruit qu'en tenant compte de la dynamique non pas des sociétés africaines en général, mais plutôt de tel ou tel contexte socioculturel particulier. Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (Codesria), qui joue un important rôle pour la promotion de la recherche en sciences sociales sur ce continent, insiste sur la « recherche de moyens appropriés à l'exploration de la dynamique sociale africaine, extrêmement complexe, qui échappe souvent

à la rigide emprise, trop systématique, des approches quantitativistes » (Codesria, 2010). Plus généralement, la convergence de quatre formes de critiques des approches positivistes de la recherche a contribué à favoriser le développement de la recherche qualitative comme alternative valable (ou complément) au vu de certaines limitations des approches quantitatives : la critique du scientisme (fondamentalisme méthodologique); le postmodernisme et sa relativisation des prétentions à la vérité; le vaste ensemble des théories critiques; le développement de la recherche-action en vue du changement social (Lincoln, 2010). Cependant, la valorisation de la recherche qualitative s'accompagne souvent d'une trop faible prise en compte des dimensions épistémologiques, contrairement aux aspects plus spécifiquement techniques ou méthodologiques (selon une définition restreinte) de la recherche (Charmillot & Dayer, 2007).

Si le constat de l'absence de travaux de nature épistémologique et méthodologique est récurrent en Afrique (Ly, 1989), des initiatives destinées à renforcer les compétences des jeunes chercheurs existent. À destination des jeunes chercheurs, les programmes Ateliers méthodologiques régionaux du Codesria et Petites subventions de recherche en éducation du Réseau ouest et centre africain de recherche en éducation (Rocaré) constituent des initiatives destinées à améliorer la situation par le renforcement des capacités de la relève. Mais c'est une chose de former les chercheurs aux méthodologies de la recherche et c'en est une autre de consacrer des recherches à l'état de la recherche dans une perspective ontologique, épistémologique, méthodologique ou théorique.

À partir de ce constat, cet article a pour objectif de passer en revue certaines implications épistémologiques liées à la constitution d'un savoir de type africaniste et les débats auxquels ce dernier a donné lieu. Nous mobilisons une revue de la littérature pour dresser un panorama partiel de ces questions. Nous privilégions une analyse de la construction de l'objet de recherche en terrain africain comme devant être soumise aux questionnements croisés sur le statut du chercheur, le rôle des théories et la validité des techniques de recherche. Nous procédons à une analyse de quelques fondements épistémologiques liés tant aux positionnements qu'à la production du chercheur africaniste ou diasporique. Il s'agit dans un premier temps d'effectuer un « travail sur le lien » (Lincoln, 2010) en nous intéressant à ce qui relie le chercheur à son objet/terrain africain et en mettant au jour les enjeux dont cette question est porteuse. L'investigation de cet aspect permet de passer du stade descriptif à la perspective critique. Dans un deuxième temps, nous abordons la question des techniques de recherche en articulation avec la spécificité des terrains africains de manière à identifier quelques distorsions qui peuvent

résulter de l'emploi inconsideré de ces techniques dans des contextes de culture orale. Nous terminons en évoquant brièvement quelques considérations liées à l'analyse qualitative des données recueillies en terrain africain sous l'angle de la cohérence du traitement avec l'ensemble des positionnements évoqués dans l'article.

Épistémologie de la production du savoir africaniste

L'« Afrique » : une généralisation valide?

Il faut rester attentif à la reconduction par trop globalisante opérée par une problématique qui définit pour terrain un continent dans son entier. La première précaution opératoire est de préciser de quelle Afrique il est question pour éviter de tomber dans la généralisation induite des résultats de la recherche d'un terrain spécifique à un continent dans son ensemble. Une trop grande importance est souvent accordée à l'homogénéité du continent, oubliant des sociétés africaines hétérogènes entre elles et ouvertes à de nombreuses influences extérieures.

Pour certains auteurs, cette nécessité de limiter le terrain ou l'objet n'interdit pas de replacer la recherche dans un ensemble plus vaste car la catégorie « Afrique » garde encore une certaine pertinence une fois prises les précautions méthodologiques initiales de circonscription de l'objet de recherche. En guise de réponse à la critique récurrente que l'Afrique n'est ni une ni monolithique mais très diverse et hétérogène pour peu qu'on s'intéresse aux aires civilisationnelles ou aux cultures locales, Owomoyela (1994) considère que la catégorie « Afrique » est une généralisation valide qui ne conduit pas nécessairement à considérer le continent comme un bloc monolithique et uniforme :

J'affirmerais que les peuples et les cultures qui viennent à l'esprit des esprits cultivés à la mention de l'Afrique ont assez d'éléments fondamentaux en partage pour légitimer des généralisations significatives, étant entendu bien sûr que toutes les généralisations admettent toujours (et même présupposent) des exceptions. Enfin, puisque le sujet de la discussion est l'attitude des non-Africains envers l'Afrique (et les Africains), il n'est pas indifférent de faire remarquer que si un Akan est différent d'un Yoruba, les attitudes envers l'un et l'autre dans de nombreuses régions des États-Unis seront similaires en raison de leur identité africaine commune, et les Américains qui les perçoivent comme Africains ne seraient pas impressionnés par les arguments subtils sur leurs nombreuses différences, notamment culturelles. [Traduction libre] (Owomoyela, 1994, p. 78).

Au-delà de ces considérations d'ordre ontologique sur la constitution de l'Afrique comme objet d'étude, la production d'un savoir valide sur ce même construit théorique pose quelques problèmes que nous allons aborder dans les prochaines lignes.

L'épistémologie de la recherche africaniste et ses distorsions

Selon Konadu (2004), les questionnements de nature épistémologique auxquels tout système de production de savoir est confronté sont les suivants : quelle est la nature de la réalité? Quels sont les critères pour déterminer le vrai? Quelles sont les relations entre le chercheur et les acteurs sociaux qui sont l'objet de son investigation? À quelle connaissance est-il possible d'accéder?

Dans ce cadre, l'adoption d'une posture interprétative telle que nous la préconisons pour les terrains africains nécessite au premier chef l'élucidation des liens entre l'épistémologie et la méthodologie, relation que Lincoln qualifie de « *necessary connection between knowing and how we know* » (Lincoln, 2010, p. 7). Cependant au sein même du champ de la recherche qualitative, l'accord n'est pas total sur la nature ni même sur l'existence de cette connexion. Sous ses dehors théoriques, cette question est lourde d'enjeux car il en va du statut épistémologique des recherches mixtes en sciences sociales. La mixité dont il est question ici concerne autant les orientations méthodologiques (qualitatif vs quantitatif) que les frontières disciplinaires. En d'autres termes, quels que soient les terrains de la recherche, la mixité de la recherche ne devrait pas servir de prétexte pour évacuer les questions essentielles liées à l'épistémologie et à la posture du chercheur en sciences sociales. S'intéressant aux terrains africains, Konadu (2004) estime que les approches comparatives soulèvent des problèmes importants dans la mesure où elles procèdent à des inférences à partir de catégories étrangères au monde africain. Il invoque pour les fustiger le concept de « dépendance conceptuelle » (construit sur le modèle de « dépendance économique » qui caractérise la soumission de l'Afrique aux intérêts des puissances économiques étrangères) et promeut la définition de catégories *ad hoc* pour saisir de l'intérieur la praxis africaine.

La nécessité s'impose par conséquent de préciser d'où et avec quels présupposés on discourt sur le social. Cette nécessité de la recherche qualitative devient impérative quand il est question des chercheurs diasporiques africains ou des terrains africains :

Les paradigmes et la métaphysique ont leur importance. Ils sont importants car ils nous disent quelque chose d'important sur le point de vue des chercheurs. Ils nous disent quelque chose sur la relation du chercheur à autrui. Ils nous disent quelque chose sur ce que le chercheur considère comme connaissance, et qui est

susceptible de fournir les connaissances les plus valables. Ils nous disent comment le chercheur cherche à tenir compte des multiples valeurs conflictuelles et contradictoires qu'il rencontre. [Traduction libre] (Lincoln, 2010, p. 7).

La production d'un savoir sur l'Afrique, produit en occident et qualifié d'africaniste, a longtemps été et demeure l'objet de débats passionnés. La question du « point de vue du chercheur » a notamment été au centre du débat et a mobilisé des prises de position diverses et souvent inconciliables entre elles. Pour les chercheurs, il ne s'agit ici pas tant de discuter des procédures de collecte et d'analyse des données (la méthodologie) que d'une topologie qui met en jeu les positionnements du chercheur, c'est-à-dire son degré de proximité géographique, symbolique et culturel avec son objet et son terrain de recherche. En ce sens, un chercheur, qu'il étudie de l'intérieur ou de l'extérieur (en termes d'appartenance et de culture) son objet, est confronté à des enjeux spécifiques. Les travaux que Harding (1991) a consacrés au *Standpoint Epistemology* sont à cet égard d'une grande pertinence puisque les recherches effectuées de l'intérieur (par des Africains sur leur continent, par des Afro-Américains sur leur communauté ou par des femmes sur les femmes) ont été pendant longtemps disqualifiées au motif qu'elles pourraient être biaisées par une proximité trop importante entre le chercheur et son terrain ou l'objet¹ de sa recherche.

Les considérations politiques liées à l'épistémologie apparaissent assez clairement dans les traditions marxistes et féministes et dans les critiques dont elles ont fait l'objet. Smith (1999) rappelle qu'en occident la critique féministe à l'encontre de la recherche universitaire *mainstream* a été plus radicale que la critique marxiste parce que les études féministes ont remis en cause l'épistémologie même de la recherche scientifique là où l'approche marxiste partageait de nombreux présupposés avec ses contempteurs libéraux. Cependant, au sein des études féministes elles-mêmes, le rapprochement des études de genre et de race a permis à des féministes de couleur de pointer du doigt le partage d'un univers symbolique essentiel entre les féministes occidentales et les chercheurs occidentaux qui font l'objet de leurs critiques. C'est dire qu'il est toujours possible de repousser plus loin les affinités objectives qui existent entre certaines postures épistémologiques et qui sont liées à la manière dont les objets de recherche sont prédéfinis et construits. Ces considérations font écho à l'interrogation relative aux effets de l'importation de construits théoriques « occidentalocentrés » pour tenter de comprendre la réalité sociale sur les terrains africains :

[il] se pose la question, purement méthodologique de savoir s'il est possible de proposer une lecture intelligible des formes de l'imagination sociale et politique dans l'Afrique contemporaine en se servant uniquement des structures conceptuelles et des représentations fictives qui ont précisément servi à dénier aux sociétés africaines toute conscience historique et à les définir comme altérité radicale, différence à l'état primaire et antithèse par excellence de l'Occident (Mbembe, 2000, p. 26).

Sans revenir en détail sur le débat concernant l'épistémologie africaniste, il est cependant nécessaire de tenir compte des effets des distorsions importantes qui ont caractérisé autant la recherche africaniste occidentale que celle issue des Africains eux-mêmes et portant sur leur pays d'origine. Ces distorsions ont entraîné un certain nombre de propositions théoriques en vue de les corriger.

La production scientifique entre correctifs et contraintes

La recherche qualitative en terrain africain et les correctifs de la distorsion

Alors que les africanistes non africains ont souvent analysé sous le registre du manque ou du déficit les formations politiques et culturelles africaines, certains chercheurs africains ont voulu coûte que coûte démontrer l'existence en Afrique de structures et de phénomènes identiques à ceux dévoilés en Europe. C'est ce phénomène que Bidima (1993) qualifie de « concordisme ». Ce désir de se conformer à des canons élaborés sur d'autres terrains et pour d'autres objets trouve son origine dans la distorsion qui a systématiquement caractérisé l'étude occidentale de l'Afrique pendant longtemps. L'origine de cette distorsion a été l'objet des travaux de Mudimbe² (1994, 1998) qui soutient que jusqu'à l'ère chrétienne, l'Afrique n'a pas aux yeux des Occidentaux cette connotation systématiquement péjorative qu'elle acquerra plus tard³.

Dans cette conjoncture subsiste encore un débat important en sciences politiques qui oppose deux écoles⁴. Le courant dominant de l'approche universaliste soutient que les contextes et les objets de recherche africains sont susceptibles d'être étudiés à partir des catégories qui ont fait leurs preuves avec d'autres objets et dans d'autres contextes (Bratton & Van de Walle, 1997). À cet égard, Dieng se fait très critique :

Peut-être est-il temps de reconnaître courageusement que nous avons fait fausse route, que nous avons été victimes de ce qu'il faut bien appeler l'idéologie africaniste, idéologie selon laquelle les hommes de science africains devraient se pencher uniquement sur des problèmes africains, s'interdire de prendre le large,

s'enfermer dans une espèce de ghetto théorique, et laisser à leurs pairs occidentaux le privilège d'une science véritablement universelle; idéologie selon laquelle, plus profondément encore, les problèmes africains seraient absolument spécifiques, et par suite les besoins africains absolument différents des exigences universelles de l'homme raisonnable (ce qui permettrait, à l'occasion de leur réserver un traitement différent, en bafouant impunément et sans risques leur soif de liberté) (Dieng, 1975, p. 128).

À l'opposé de ces approches universalistes de la recherche caractérisées par le critère de l'indistinction, celles de la spécificité préconisent le recours à une épistémologie et à des outils théoriques inédits pour les terrains africains. Il est ainsi considéré qu'il faut donner raison à l'historicité propre des sociétés africaines en forgeant pour leur étude des concepts et des catégories analytiques *ad hoc* afin de ne pas retomber dans les travers de la recherche africaniste. Jean-François Bayart (1991) et Achille Mbembe (2000) font partie des tenants de cette approche qui cherche à promouvoir un « paradigme afro-centré » (Yefru, 2000) pour l'étude de la réalité sociale sur les terrains africains.

Ces prises de position entrent en résonance avec celles privilégiées au sein d'autres espaces universitaires intéressés au premier chef par les terrains africains. Les deux espaces naguère occupés par l'anthropologie politique exemplifient bien la tension qui demeure aujourd'hui encore prégnante dans la manière dont la recherche est menée dans la discipline. En effet, l'anthropologie politique se construit d'un côté comme projet de circonscription de l'essence du politique dans toutes les sociétés humaines et de l'autre comme un sous-champ de l'anthropologie sociale dédié à l'analyse du politique dans les sociétés dites traditionnelles. Quel que soit le versant épistémologique qui sous-tend la recherche, l'histoire de la constitution du champ constitue l'arrière-fond sur lequel se déploient les recherches menées sur l'Afrique *hic et nunc*. Balandier (1985) avait en son temps clairement choisi son camp et nous a enseigné à demeurer attentif aux relations symboliques qui constituent la trame du social dans toutes les sociétés humaines. En ce sens, son anthropologie permet d'interroger avec la même rigueur et les mêmes outils des sociétés relevant du partage classique de la sociologie et de l'anthropologie. La différence entre « les sociétés qui intéressent l'anthropologue et celles d'où viennent les anthropologues » (Akoun, 2001, p. 53) n'a de ce fait plus la netteté qu'elle avait auparavant. Et cela pour deux raisons principales. La première est liée au fait que la distance entre les sociétés occidentales et les sociétés « sauvages » n'a plus le caractère radical qu'on lui a naguère prêté⁵. Ensuite, et

ce n'est pas un élément nouveau, les anthropologues sont maintenant souvent issus des sociétés qu'ils étudient, même s'il arrive souvent qu'ils aient été formés ailleurs.

On peut à propos de la recherche *mainstream* sur l'Afrique poser le même diagnostic qui caractérise les relations économiques et géostratégiques du continent avec l'extérieur : les deux sont excentrées et extraverties. L'extraversion⁶ de la recherche africaniste et la faible diffusion des travaux de chercheurs africains ont pour effet un double décentrement de la production scientifique dominante sur l'Afrique. D'abord en raison de la transposition de cadres théoriques occidental-centrés (Zezeza, 1997), ensuite du fait que la production scientifique sur l'Afrique est effectuée hors du continent. S'ensuit tout naturellement la reconduction d'une forme de valorisation de la supériorité universitaire occidentale dans le champ de la recherche portant sur l'Afrique.

C'est ce biais, conjointement épistémologique et théorique, que cherche à corriger un certain courant des études africaines aux États-Unis. Le projet des *Africana studies* tel que les conçoit Konadu (2004) est de promouvoir « une approche centrée sur l'Afrique qui conceptualise la réalité et situe les Africains dans leur univers cosmologique, symbolique et pragmatique » (p. 34). Il s'agit de se départir des approches africanistes classiques telles qu'elles ont été développées dans les départements d'*African studies* des universités américaines. Sont ainsi renvoyés dos à dos les africanistes africains et non africains qui se contenteraient d'exporter (ils sont situés dans les pays du centre⁷) et d'appliquer des théories et des méthodologies non adaptées aux réalités concrètes de l'expérience africaine à l'objet « Afrique ». La distinction essentielle avancée par les *Africana studies* pour prendre leurs distances des *African studies* est celle du terrain⁸. Ces dernières s'intéressaient à distance à l'Afrique comme entité géographique (objet) tandis que les *Africana studies* se focalisent sur les réalités africaines et le processus organique de fonctionnement des sociétés, des cultures et des acteurs sociaux africains :

Si un chercheur, africain ou non africain, travaille pour une institution non africaine ou africaine et ne se voue pas principalement à l'étude de l'Afrique ou des Africains telle que nous la définissons, il ou elle est simplement un agent d'intérêts non africains... les *Africana studies* sont une entreprise épistémique qui explore, enregistre, interprète et construit des connaissances à partir des expériences d'une communauté africaine globale. En tant que tradition intellectuelle de recherche et d'étude, les *Africana studies* contribuent à l'élaboration de

concepts théoriques et de méthodes de recherche pour et par les tâches susmentionnées. [Traduction libre] (Konadu, 2004, p. 35).

Les contraintes pesant sur la production scientifique du chercheur diasporique

En sciences de la communication, l'approche de la spécificité en vue de la mise sur pied d'un programme de recherche en communication attentif aux besoins et aux spécificités de l'Afrique connaît également ses défenseurs. Selon Pratt (1992), la recherche en terrain africain se doit d'être attentive aux spécificités culturelles des pays africains, notamment à travers la mise de l'avant des valeurs fondamentales des Africains et particulièrement de leur absence d'individualisme. Ces injonctions, qui sont destinées à informer la conception des programmes de recherche en terrain africain, ont des implications particulières pour les chercheurs africains expatriés dans les universités occidentales. Ainsi, la place et le sens d'une recherche effectuée en Occident par des chercheurs africains sur leur société d'origine sont-ils soumis à interrogation par certains auteurs (Awa, 1979; Ugboajah, 1985). Le rôle de l'intellectuel africain a pu être défini dans le contexte très particulier des années 60 comme nationaliste ou en sympathie avec le mouvement de décolonisation. Depuis les années 80 cependant, on parle davantage de l'intellectuel postcolonial qui occupe une place très mobile au sein des appareils universitaires selon qu'il est situé dans l'espace national d'origine ou qu'il appartient à la diaspora et produit à partir d'un ailleurs, souvent du centre, un discours sur sa société d'origine. Un important enjeu réside pour les chercheurs africains diasporiques dans la nécessité d'identifier les implications de cette position et les contraintes qui pèsent sur leur production discursive à propos de leur pays d'origine en tant que travailleur intellectuel expatrié. La triple inscription dans un champ disciplinaire, dans une université étrangère (occidentale), et comme intellectuel africain ou africaniste rend difficile mais nécessaire un premier travail d'analyse du positionnement dans les acceptions géographique et épistémologique du terme.

La problématique va cependant au-delà de l'explicitation certes importante du positionnement (d'où parle-t-on?). L'enjeu discursif est majeur en tant qu'il réfère, au-delà de la légitimité à prendre la parole (*who should speak?*), à la question vitale de l'auditoire auquel on s'adresse (Spivak, 1990). Est dès lors en question l'historicité de l'intellectuel issu du Tiers Monde, souvent présenté au centre comme détenteur d'une certaine authenticité pour produire un discours sur son pays d'origine, mais vu par les intellectuels nationaux comme éminemment suspect⁹. Cette difficile position d'entre-deux nécessite, pour être bien comprise, de faire l'histoire de l'intellectuel

postcolonial dans le premier monde et donc de remonter à la période coloniale et à la lutte pour la décolonisation. Les implications ne sont pas uniquement épistémiques mais se rapportent également à des éléments d'ordre économique et politique. La généalogie des enjeux « politiques » liés au positionnement discursif, idéologique et géographique des chercheurs africains pose la question de leur place dans le système international de production du savoir. Même la production au sein des pays africains par des chercheurs africains subit un tropisme épistémique important :

Nos chercheurs contribuent à des degrés divers, selon leur discipline et leurs capacités, au progrès scientifique, sans se poser de questions relatives à l'usage qui est fait de leur savoir. Leurs découvertes profitent-elles aux gens de leur propre contrée ou plutôt à ceux d'autres pays? [...] Quelle est la place de l'Afrique dans le monde de la production scientifique et technologique et dans les relations d'échange internationales qui y sont associées?

[...] Comparé au travail scientifique des principaux centres de recherche de la planète, celui des pays en voie de développement a un statut qui est tout autant périphérique que leur activité économique par rapport à la production industrielle de l'Occident. La comparaison montre quels sont les mécanismes qui, dans cette région, créent et maintiennent une forme scientifique d'orientation externe, dont l'impact le plus visible est la centralisation de tout savoir produit dans la périphérie et la soumission de celui-ci au contrôle et à l'exploitation du centre. (Hountondji, 2000, p. 53-54).

La production scientifique par les chercheurs africains de la diaspora est pour sa part soumise à un autre ordre de contraintes qui pèsent non plus exclusivement sur l'exploitation des résultats de la recherche mais instrumentalisent les chercheurs diasporiques qui se trouvent spécialisés dans des objets de recherche spécifiques. C'est le sens de l'analyse de Chow (1993) qui considère que la problématique du discours postcolonial interpelle spécifiquement ceux des intellectuels issus du Tiers Monde qui vivent dans le premier monde car c'est l'univers discursif inévitable dans lequel leur production scientifique s'inscrit :

Dans cet espace, ces intellectuels ne sont pas seulement des « indigènes », mais sont aussi les porte-parole des « indigènes » du « Tiers monde ». Actuellement, la prospérité de cet espace est étroitement liée à l'ampleur des changements en cours dans les institutions académiques occidentales, notamment en Amérique du

Nord, où de nombreux intellectuels « de couleur » jouent le rôle de fournisseurs de connaissances au sujet de leurs nations et de leurs cultures. La manière dont ces intellectuels fonctionnent est par conséquent inséparable de leur statut de travailleurs/courtiers culturels dans la diaspora. Ce statut résulte d'études universitaires, de recherche, de postes de chercheurs permanents ou en visite, d'immigration et, dans certains cas, d'exil ou d'asile politique. (Chow, 1993, p. 99).

À rebours de ces perspectives critiques, le travail des intellectuels diasporiques africains est également interprété plus positivement comme une tentative symbolique de maîtrise du réel de la part du chercheur. À cet égard, une question importante est celle des objets de recherche privilégiés par les chercheurs africains, qu'ils appartiennent à la diaspora ou soient situés dans leur espace national d'origine. Le fait que les recherches initiées par les chercheurs diasporiques portent majoritairement sur l'Afrique que Chow (1993) décrie est revendiqué par d'autres auteurs. Ce projet, considéré dans le cas américain comme une forme de reprise en main et de compréhension de sa situation politico-sociale par le noir américain, est défendu par Du Bois (cité par Gilroy, 2003). S'intéressant à la situation du noir américain, il revendique la nécessité de dédaigner les « stériles jongleries verbales » (p. 160) pour s'intéresser plutôt à la misère de son peuple dans le cadre de sa sociologie. Ce faisant, Du Bois s'inscrit dans le versant interventionniste de la recherche à travers l'élévation du degré de conscientisation des acteurs dont le chercheur est un vecteur important.

C'est là le contentieux essentiel sur le fond duquel toute recherche effectuée dans une université du Nord par un Africain et portant sur sa société d'origine participe, de manière implicite ou explicite. C'est la raison pour laquelle, en recherche qualitative, il est nécessaire pour le chercheur de spécifier les conditions de production de son propre discours scientifique sur l'Afrique en faisant l'analyse de ses positionnements topologiques et épistémologiques. L'explicitation de cette position ne doit surtout pas aboutir au vérificationnisme que dénonce Popper et dont Boudon qualifie les tenants d'intellectuels de conviction. Contre Boudon, il faut peut-être rappeler avec Weber que la *libido sciendi* du chercheur est distincte de l'éthique de conviction. Weber précise en effet que le choix d'un sujet n'est jamais neutre et qu'il s'effectue par rapport à des valeurs. Le choix de l'objet de recherche ne doit pas influencer la nécessaire rigueur dans l'analyse ni sur l'exigence de falsifiabilité des hypothèses de travail.

Après avoir abordé dans cette partie les aspects liés à la dynamique de la recherche en terrain africain en termes de contraintes pesant sur la production de savoir, nous allons dans la deuxième partie de l'article aborder de manière plus précise les aspects liés à l'application de certaines techniques dans des contextes caractérisés par une prégnance importante de l'oralité.

L'application des techniques qualitatives en contexte africain : quelques réflexions

L'inscription de toute recherche dans le cadre d'une méthodologie de recherche qualitative tient à la nature des données recueillies et au traitement adéquat auquel elles sont soumises en vue de répondre à la question centrale de la recherche. Mais il est clair que le choix d'une approche qualitative n'est pas neutre car il implique une posture épistémologique particulière dont il importe d'être conscient. Cette posture, lorsqu'elle est interprétative, devient susceptible de produire des résultats pertinents pour étudier les représentations en situant le regard de chercheur en complémentarité avec celui des enquêtés. Par ailleurs, au-delà du type de recherche privilégié, le degré de généralité des résultats obtenus est un élément important sur lequel il importe de s'attarder. Le critère de généralisabilité, dont Kvale (1996) rappelle qu'il tient son origine des approches quantitatives¹⁰ et consiste à extrapoler de manière valide les résultats obtenus dans l'échantillon à l'ensemble de la population, n'est pas nécessairement opposable aux études qualitatives parce que l'échantillonnage aléatoire que la généralisabilité présuppose et nécessite n'est pas toujours pertinente. Le critère de transférabilité ou de généralisabilité analytique (Giordano, 2003) est en l'occurrence plus indiqué car il réfère à la pertinence d'adapter le processus heuristique pour comprendre d'autres cas similaires. Nous sommes ici au cœur des considérations liées à la labellisation commune des recherches en contexte africain malgré la spécificité et la grande diversité des objets et des terrains. Nous pourrions à titre d'exemple nous demander en quoi l'analyse d'un processus de coconstruction des usages médiatiques en postcolonie sénégalaise pourrait, non pas être généralisée à l'Afrique entière, mais plutôt en quoi cette analyse permettrait de dire quelque chose de pertinent du cas sud africain quand on est attentif à la différence des cultures politiques, économiques et sociales propres aux deux pays (Savoie-Zajc, 2009). Ce faisant, on fait droit à la prémisse selon laquelle la catégorie « Afrique » demeure pertinente pour dresser une cartographie commune en termes d'objets, de terrains ou de contextes malgré l'hétérogénéité interne qui caractérise la catégorie globale.

Parmi les éléments communs couramment retenus pour caractériser les cultures africaines, l'oralité est un thème récurrent (Diagne, 2006). Plus que le

non-individualisme qui consiste à définir par le manque les sociétés africaines, l'oralité occupe une place centrale en leur sein malgré l'importance de l'écrit dans la vie sociale et dans les appareils administratifs. Dès lors, la question conjointement épistémologique et méthodologique des résultats de l'interaction entre certaines techniques mobilisées dans le cadre de la recherche qualitative et les individus et les sociétés (terrains) africains devient essentielle. Nous abordons ici essentiellement la situation d'entretien à la lueur de ces considérations.

L'entretien comme situation d'interaction et ses contraintes

Diagne (2006) considère qu'une « raison orale » structure les sociétés africaines à travers le primat de la parole qui se démultiplie dans de nombreuses fonctions sociales (préservation de la mémoire, vecteur d'identité et lieu du pouvoir, lieu d'expression artistique, substrat de la morale collective, etc.). Par conséquent, il faut demeurer attentif aux effets de l'usage de techniques orales de recherche qualitative dans ces contextes. La situation d'entretien est d'abord une situation contrôlée dans laquelle des discours d'une certaine nature sont produits. Or,

du discours le plus scientifique en apparence au discours le plus manifestement stratégique, il n'y a pas de différence d'essence, seulement des différences de fonctionnalité dans les domaines du savoir et du pouvoir. Aucun discours n'échappe à la nécessité de véhiculer une forme de vérité ou de connaissance, mais aucun discours, non plus, n'échappe à l'emprise des relations de pouvoir qui président à sa production (Olivesi, 2004 p. 60).

Par ailleurs, les discours sociaux entretiennent des rapports étroits avec des pratiques non discursives au sein desquels ils prennent leur place et leur signification comme pratiques symboliques propres (Bourdieu, 1982). Les rapports de domination, notamment symbolique, qui se déploient dans la situation d'entretien mais qui prennent racine dans le cadre sociétal plus large, rendent d'autant plus pertinent la prise de distance d'une perspective positiviste dans la réalisation de recherches dans lesquelles l'entretien intervient comme technique. L'élaboration d'hypothèses que les résultats de la recherche viendront ensuite valider ou infirmer, la réserve du chercheur pour ne pas contaminer ses enquêtés ainsi que l'absence d'interprétation (au sens de coller aux données sans inférence induite) sont trois importantes caractéristiques de la recherche positiviste (Charmillot & Dayer, 2007). Nombre de recherches labellisées comme qualitatives instrumentalisent l'entretien en le soumettant aux contraintes positivistes et délaissent ou ignorent les postures

herméneutiques ou constructivistes qui devraient informer la recherche sur le plan de sa conception (Charmillot & Dayer, 2007) et de sa menée sur le terrain.

L'intérêt pour les aspects symboliques de l'interaction que constitue toute situation d'entretien rend nécessaire pour le chercheur de demeurer attentif à certains facteurs en contexte d'oralité, notamment aux éléments liés au statut des interactants (domination symbolique). Situation de communication par excellence, même si elle est contrôlée, l'entretien fait intervenir des facteurs qui échappent au contexte immédiat de l'interaction. Parmi ceux-ci, le statut social et le prestige qui peuvent être très différents selon la situation :

Rencontrer une personne « imposante », c'est saisir un ensemble d'attributs et d'attitudes qui fondent le prestige social. Selon les positions de l'enquêteur, celui-ci intégrera plus ou moins cette imposition et, partant, intériorisera plus ou moins la domination (Chamboredon, Pavis, Surdez, & Willemez, cité par Olivesi, 2004, p. 13).

Il importe donc de demeurer attentif aux enjeux « politiques » et symboliques de toute interaction, et particulièrement dans le cadre d'une recherche qualitative. Comme Bourdieu (1982) l'a bien montré, l'interaction, notamment en situation d'entretien, est le théâtre d'une confrontation dans laquelle l'enquêté jauge son interlocuteur et lui livre son savoir en fonction de l'idée qu'il se fait du stock de connaissances de l'enquêteur. Le cadre d'interaction, groupal ou dans le cadre du face à face individuel chercheur/enquêté, fait intervenir des rapports de domination et une forme de conformisme que toutes les précautions du chercheur ne parviendront pas à neutraliser totalement. Il s'y ajoute certaines formes de concurrence symbolique (dans le cas où ce sont des intellectuels ou des universitaires qui sont enquêtés) ou de délivrance d'un discours supposé conforme aux attentes de l'enquêteur. Ces considérations sont somme toute applicables à de nombreuses situations de recherche, mais en terrain africain ils sont redoublés sur le plan discursif par des stratégies de prise de parole très particulières. C'est le cas quand la prise de parole se fait en situation de groupe. Il faut par conséquent porter une attention particulière au *focus group* comme cadre d'interaction dans des sociétés où la parole a un statut particulier.

Focus group en contexte d'oralité : énonciation, silence et don

La recherche qualitative en sciences sociales, lorsqu'elle utilise les *focus groups* comme moyen de conscientisation des acteurs sociaux et de changement social, pose des problèmes spécifiques concernant l'oralité, problèmes qui redoublent d'ailleurs les enjeux liés aux rapports de pouvoir au

sein même du groupe. Pour autant, il n'apparaît pas clairement que « le *focus group* reste une méthode appropriée dans les sociétés dites "de paroles", c'est-à-dire en voie de développement, comme les sociétés africaines » (Touré, 2010, p. 10). D'une part, identifier les sociétés en développement aux « sociétés de parole » est problématique car cela établit une corrélation non avérée entre les deux termes de l'équation (poids de l'oralité et sous-développement). D'autre part, il est essentiel de rester attentif au fait que ce n'est pas une société qui rend une technique pertinente, c'est plutôt à partir des objectifs et de la visée de la recherche qu'il convient de fonder la pertinence du recours à une technique plutôt qu'à une autre, quel que soit le contexte sociétal. Cela n'empêche évidemment pas de s'interroger sur « ce que fait » le *focus group* dans des sociétés orales (ou ce que les sociétés orales en font), au-delà du fait qu'il peut servir des visées exploratoires confirmatoires, ou de recherche-action (Touré, 2010).

Dans le cadre de l'interaction contrôlée (entretien individuel ou *focus group*) en terrain africain (donc en contexte d'oralité), la nécessité de la prise en compte de l'énonciation dans la recherche qualitative s'impose avec force. L'énonciation (Bayart, 1985) permet de problématiser les rapports changeants entre les acteurs évoluant au sein d'un ensemble donné. Cette perspective, méthodologique et analytique à la fois, permet de saisir l'évanescence des relations selon des conjonctures particulières. Ce critère de l'énonciation rend particulièrement pertinents les discours et leurs contextes d'occurrence comme objets de l'analyse qualitative. En terrain africain, certains marqueurs de statut peuvent échapper au chercheur (même africain) non familiarisé avec la société considérée. Seule une connaissance très fine de la société et de la spécificité du contexte de l'interaction permet de mettre au jour les contraintes (et les stratégies d'acteurs) qui pèsent sur les discours, que ce soit dans le cadre d'un entretien individuel ou dans des *focus groups*. Cela rend d'autant plus nécessaire de demeurer attentif, dans l'analyse des productions discursives, aux objets et aux enjeux non thématiques qui sont de première importance pour la compréhension des phénomènes car ils procèdent également de ce que Foucault (1969) appelle une formation discursive¹¹. La formation discursive n'est identifiable et analysable que si on fait fi du principe de continuité discursive. Selon Foucault, il faut s'intéresser de manière très serrée aux discontinuités et aux ruptures. Le principe de dispersion permet ainsi de saisir et d'analyser toute formation discursive. Or la condition première de la dispersion dans l'univers du discours est assurément le silence. En d'autres termes, il s'agit d'analyser autant le discours que le silence qui est constitutif de sa signification. Le silence comme creux ou non-dit d'une production discursive est un mécanisme faiblement constitutif dont Bilmes (1996) affirme : « il est

possible de reconnaître un silence même s'il y a eu une parole, en relevant ce qui aurait pu être dit et ne fut pas dit » (p. 140). Il s'agit donc de reconstituer un manque discursif que la conjoncture considérée rendait possible ou probable et qui est porteur d'enjeux au même titre que le dit. Par conséquent, dans des sociétés où la parole a un statut particulier et privilégié dans l'espace des échanges sociaux, l'écoute devient primordiale mais elle doit être écoute du discours dans sa totalité, y compris sa dispersion, ses non-dits et particulièrement ses silences. Cette complexité rend pertinent le recours à une perspective interprétative dans le cadre des recherches qualitatives en contexte d'oralité.

Pertinence du recours à l'approche interprétative

Distincte d'une approche positiviste qui chercherait à observer et comprendre un monde objectif en dehors du chercheur ou d'une approche constructiviste dans laquelle le chercheur coconstruirait le monde en interrelation avec les acteurs sociaux, l'approche interprétative présente certaines caractéristiques qui justifient sa pertinence pour les terrains africains. L'approche interprétative consiste à attribuer une signification à un corpus de textes écrits ou aux discours des acteurs sociaux enquêtés. Elle permet de donner sens à un matériau (productions discursives et pratiques sociales) nécessairement réinscrit dans le cadre plus large de processus conjointement individuels, sociétaux et culturels. À cet effet, le degré de familiarité du chercheur avec son terrain de recherche influe nécessairement sur la manière dont l'épistémologie de la recherche va être effectivement mobilisée. Mies (1983) parle de « partialité consciente » pour nommer le processus d'objectivation, de préférence au concept d'objectivité ou de neutralité qui lui paraît inatteignable. Il s'agit de prendre en compte la contextualisation qui fait partie de l'objectivation en ce qu'elle permet de « rendre explicite l'ensemble des éléments permettant de discuter des énoncés produits. Dans les recherches qualitatives, cette nécessité d'explicitation est cruciale, tant la nature historique et sociale des objets de recherche rend profondément contextuelles nos connaissances » (Giordano, 2003, p. 17).

L'un des chantiers les plus urgents de la recherche qualitative sur les terrains africains devrait être le développement d'une perspective compréhensive de ce type de recherche. Elle permettrait de demeurer sensible aux parlers locaux pour éviter les problèmes de nominalisme couramment rencontrés par la recherche africaniste et qui résulte en partie des distorsions liées aux effets de traduction et à la méconnaissance des langues africaines. C'est un moyen de corriger la stigmatisation dont l'Afrique est systématiquement victime dans le domaine universitaire comme dans d'autres

secteurs de la vie sociale. La considération par certains chercheurs africanistes que l'esclavage est une pratique largement répandue sur le continent africain¹² résulte en partie de cette lacune de la recherche qualitative.

Conclusion

La prise en compte de certaines caractéristiques propres aux terrains africains doit demeurer constante dans tout le processus de la recherche qualitative. Les facteurs liés à la situation géographique des espaces de production scientifique (national ou diasporique) induisent un certain nombre de distorsions dont il importe que le chercheur ait conscience, car ils ont des implications importantes sur le déroulement effectif de la démarche heuristique. Les facteurs liés aux différents positionnements du chercheur nécessitent une tentative d'objectivation critique des conditions de la pratique de recherche. Cette nécessité s'impose avec force quand il est question des terrains africains. À un deuxième niveau, le choix des techniques de collecte doit à son tour être évalué en regard de sociétés dans lesquelles l'oralité a un poids prépondérant et sert de régulateur dans de nombreux compartiments de la vie sociale. Cette préoccupation en amont pour les terrains africains et les contextes d'oralité doit se prolonger sur le plan de l'analyse des données pour conserver sa cohérence globale au processus de recherche qualitative.

L'analyse des données est un volet essentiel quant à la validité du travail de recherche. Le choix d'une approche qualitative impose d'appliquer aux données une analyse qualitative. En effet, il faut distinguer l'analyse des données qualitatives de l'analyse qualitative des données qui, appliquée à l'analyse de contenu est une « démarche discursive et signifiante de reformulation, d'explicitation ou de théorisation d'un témoignage, d'une expérience ou d'un phénomène » (Paillé, 1996, p. 181). Dans ce cadre, la prise en compte des terrains africains peut, sans revendiquer de spécificité particulière, se contenter de l'application rigoureuse des méthodologies qualitatives puisque l'analyse qualitative offre les outils pour saisir la spécificité des expériences, qu'elles soient singulières ou groupales.

Notes

¹ Lorsque, comme pour les recherches féministes en terrain africain, les objets sont multiples et interreliés (race et genre), les luttes elles-mêmes sont reliées et les féministes se voient enjointes de choisir leur camp à la fois par les féministes occidentales et par les africanistes afrocentristes. Cela donne lieu à un dilemme qu'on pourrait qualifier de « priorité des allégeances ».

² Procédant à un travail critique de la conception que Habermas se fait de l'Afrique dans le tome 1 de sa *Théorie de l'agir communicationnel*, Eze (1998) de son côté interroge plus largement le rôle que la fiction d'une Afrique anhistorique joue dans la production scientifique actuelle des études en communication. Là encore, une historicisation des relations entre l'Afrique et l'Europe est mise en perspective avec, comme moteur du changement des rapports, les mutations dans l'organisation économique sur le plan international. Le résultat est que la production scientifique africaniste dévoile les ressorts de son fonctionnement quand elle est confrontée aux différents projets hégémoniques du centre à l'encontre de la périphérie.

³ L'auteur distingue la période mythique de la haute antiquité grecque (d'Homère à Hérodote) pendant laquelle les représentations picturales de l'Afrique mettent en scène une ambiance de mystère reflétant l'ignorance des anciens en ce qui concerne l'Afrique. Ce ne serait qu'avec la période anthropologique qui commence avec Hérodote (fin du V^e et début du IV^e siècle avant notre ère) que des tentatives plus systématiques de connaissance de l'Afrique fondées sur l'observation sont repérables. L'Afrique est alors connue sous le nom de *Libye* et les archives montrent un rapport axiologiquement neutre au continent noir, même si certains préjugés avaient cours.

⁴ Gazibo (2006) propose une méthodologie mixte comme troisième voie. Il affirme que « le recours à des méthodologies mixtes implique que, tout en utilisant des concepts, modèles et théories issus d'études de contextes différents, le chercheur soit attentif à leurs limites en raison de l'existence de certaines réalités propres à l'Afrique » (p. 31).

⁵ Avec l'ethnologie de laboratoire, la distance est encore moins importante puisque les principes de la recherche anthropologique sont maintenant appliqués à des objets inusités.

⁶ La notion d'extraversion réfère aux effets structurants que des facteurs externes à un système imposent à sa dynamique.

⁷ Cette catégorisation des pays entre *centre* et *périphérie* est celle opérée par les théoriciens de la dépendance pour rendre compte de la reconduction des rapports de domination entre les pays industrialisés (le centre) et ceux dits sous-développés (la périphérie) dans la période postcoloniale.

⁸ Sur le plan organisationnel, cette disjonction prend effet quand l'African Heritage Studies Association est fondée et prend ses distances de l'African Studies Association à la fin des années 60.

⁹ Nous avons personnellement pu faire l'expérience de cette suspicion lors de nos entretiens de collecte de données au Sénégal durant l'hiver 2006 avec des intellectuels et des experts africains.

¹⁰ Il faut ici rappeler que dans les études en communication, cet impératif de généralisabilité, ou de validité externe comme il est parfois appelé, est plus souvent invoqué par les approches fonctionnalistes que par celles constructivistes ou interprétatives.

¹¹ L'usage initial de la notion de formation discursive par Michel Foucault (1969) était destiné à éviter l'usage d'idiomes connotés comme idéologie, théorie ou science. Il s'agissait de rendre compte du système de règles auquel la formation en question est

rapportable de même que de prendre en compte sa dispersion et son éventuelle rareté. Deux modalités d'insertion des formations discursives existent. L'une, autarcique, qui clôt la formation sur elle-même et la seconde qui adopte une perspective interdiscursive. C'est cette dernière que nous privilégions ici.

¹² La définition très large retenue par les chercheurs étrangers ignore la distinction au sein de la société yoruba entre *Erù* (esclave) et *omo ôdô* (domestique). Des rudiments de yoruba et une approche compréhensive auraient permis d'aboutir à des résultats plus nuancés selon Owomoyela (1994).

Références

- Akoun, A. (2001). Lecture complémentaire : Georges Balandier et le grand système. *Cahiers internationaux de sociologie*, 110, 53-57.
- Awa, N. E. (1979). Ethnocentric bias in development research. Dans M. K. Asante, E. Newark, & C. A. Blake (Éds), *Handbook of intercultural communication*. Beverly Hills : Sage.
- Balandier, G. (1985). *Le détour. Pouvoir et modernité*. Paris : Fayard.
- Bayart, J.- F. (1985). L'énonciation du politique. *Revue française de science politique*, 35(3), 343-373.
- Bayart, J.- F. (1991). L'état. Dans C. Coulon, & D.- C. Martin (Éds), *Les Afriques politiques* (pp. 213-230). Paris : La Découverte.
- Bidima, J.- G. (1993). *Théorie critique et modernité négro-africaine. De l'école de Francfort à la « Docta spes africana »*. Paris : Publications de la Sorbonne.
- Bilmes, J. (1996). Le silence constitué. *Réseaux*, 80, 129-142.
- Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
- Bratton, M., & Van de Walle, N. (1997). *Experiments in Africa : regime transitions in comparative perspective*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Chamboredon, H., Pavis, F., Surdez, M., & Willemez, L. (1994). S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien. *Genèses*, 16, 114-132.
- Charmillot, M., & Dayer, C. (2007). Démarche compréhensive et méthodes qualitatives : clarifications. *Recherches qualitatives, Hors série*, 3, 126-139.

- Chow, R. (1993). *Writing diaspora. Tactics of intervention in contemporary cultural studies*. Bloomington : Indiana University Press.
- Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (Codesria). (2010). *Atelier méthodologique sous-régional sur les sciences sociales en Afrique : session 2010 pour l'Afrique du Nord* (Appel à candidatures). Repéré à <http://groupejeuneschercheurs.blogspot.com/2010/06/codesria-atelier-methodologique.html>
- Diagne, M. (2006). *Critique de la raison orale. Les pratiques discursives en Afrique noire*. Paris : Karthala.
- Dieng, A. A. (1975). *Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique noire*. Dakar : Sankoré.
- Eze, E. C. (1998). Out of Africa : communication theory and cultural hegemony. *Telos*, 111, 139-161.
- Foucault, M. (1969). *L'Archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- Gazibo, M. (2006). *Introduction à la politique africaine*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Gilroy, P. (2003). *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*. Cahors, France : Kargo.
- Giordano, Y. (Éd.). (2003). *Conduire un projet de recherche. Une perspective qualitative*. Colombelles : Éditions EMS.
- Harding, S. (1991). *Whose Science? Whose Knowledge?* Ithaca, NY : Cornell University Press.
- Hountondji, P. J. (2000). Cultures africaines et mondialisation : un appel à la résistance. Dans F. Houtart, & B. Duterme (Éds), *Cultures et mondialisation. Résistances et alternatives* (pp.47-54). Montréal : L'Harmattan.
- Konadu, K. (2004). The cultural identity of Africa and the global tasks of africana studies. *African Studies Quarterly*, 7(4). Repéré à <http://www.africa.ufl.edu/asq/v7/v7i4a3.htm>
- Kvale, S. (1996). *InterViews : an introduction to qualitative research interviewing*. Thousand Oaks : Sage.
- Lincoln, Y. S. (2010). "What a long, strange trip it's been..." : twenty-five years of qualitative and new paradigm research. *Qualitative Inquiry*, 16(1), 3-9.

- Ly, B. (1989). *Problèmes épistémologiques et méthodologiques des sciences sociales en Afrique*. Dakar : Codesria.
- Mbembe, A. (2000). *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris : Karthala.
- Mies, M. (1983). Towards a methodology for feminist research. Dans G. Bowles, & R. D. Klein (Éds), *Theories of women's studies* (pp. 117-139). Londres : Routledge.
- Mudimbe, V. Y. (1994). *The idea of Africa*. Bloomington : Indiana University Press.
- Mudimbe, V. Y. (1998). *The invention of Africa*. Bloomington : Indiana University Press.
- Olivesi, S. (2004). *Questions de méthode. Une critique de la connaissance pour les sciences de la communication*. Paris : L'Harmattan.
- Owomoyela, O. (1994). With friends like these... A critique of pervasive anti-africanisms in current African studies epistemology and methodology. *African Studies Review*, 37(3), 77-101.
- Paillé, P. (1996). De l'analyse qualitative en général et de l'analyse thématique en particulier. *Recherches qualitatives*, 15, 179-194.
- Pratt, C. B. (1992). Communication research for development in Sub-Saharan Africa. Dans K. S. Boafo, & N. A. George (Éds), *Communication research in Africa. Issues and perspectives* (pp. 75-95). Nairobi : African Council for Communication Education.
- Savoie-Zajc, L. (2009). L'entrevue semi-dirigée. Dans B. Gauthier (Éd.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données* (pp. 337-360). Sillery : Presses de l'Université du Québec.
- Smith, L. T. (1999). *Decolonizing methodologies. Research and indigenous peoples*. Londres : Zed Books.
- Spivak, G. C. (1990). Questions of multiculturalism. Dans S. Harasym (Éd.), *The post-colonial critic : interviews, strategies, dialogues* (pp. 59-66). Routledge : New York.
- Touré, E. H. (2010). Entretien de groupe. Concepts, usages et ancrages. *Recherches qualitatives*, 29(1), 5-27.
- Ugboajah, F. O. (1985). Drawing the curtain : policy issues and communication research in West Africa. Dans F. O. Ugboajah (Éd.), *Mass communication, culture and society in West Africa* (pp. 309-329). New York : Hans Zell.

Yefru, W. (2000). The African challenge to philosophical paradigm : the need for a paradigm shift in the social, economic and political development of Africa. *Journal of Black Studies*, 30(3), 51-82.

Zezeza, P. (1997). *Manufacturing african studies and crises*. Dakar : Codesria.

Oumar Kane est professeur en communication au Département de communication sociale et publique de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM). Il est membre du Groupe de recherche interdisciplinaire sur l'information, la communication et la société (GRICIS) et du Groupe d'études et de recherches axées sur la communication internationale et interculturelle (GERACII). Ses champs d'intérêt ont trait à la recherche en communication (épistémologie, méthodologies et théories), à l'économie politique de la communication, aux études postcoloniales et plus récemment à la communication environnementale.